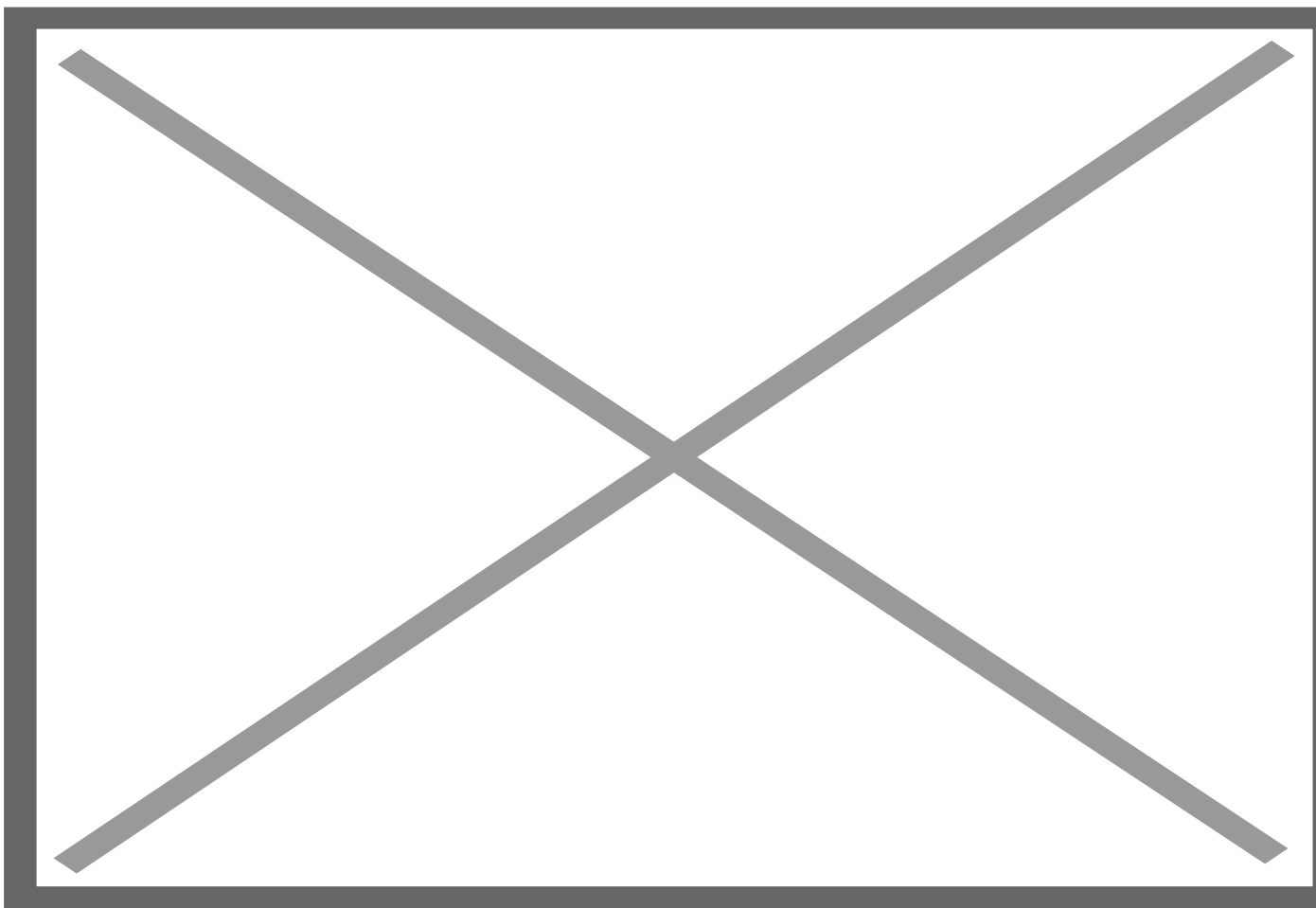


À? Umm al-Khair, lâ??occupation nous condamne Ã un traumatisme multigÃ©nÃ©rationnel

Description

Jâ??ai vu les premiers bulldozers arriver dans mon village il y a 17 ans. Aujourdâ??hui, aprÃ©s les semaines les plus brutales de notre histoire, mon fils portera des souvenirs tout aussi douloureux.

Par Awdah Hathaleen, le 22 juillet 2024



Eid al-Hathaleen se tient au-dessus des dÃ©combres de sa maison aprÃ©s sa dÃ©molition par lâ??administration civile israÃ©lienne, Umm al-Khair, Cisjordanie occupÃ©e, 7 juillet 2024. (Emily Glick)

Les forces de dÃ©molition entrent dans le village. Tous les enfants courent vers leurs mÃ©res, qui se dÃ©mÃ©nent pour rÃ©cupÃ©rer tout ce quâ??elles peuvent dans leurs maisons avant quâ??il ne soit trop tard. Tout le monde attend avec impatience de savoir qui deviendra sans-abri aujourdâ??hui. Les

bulldozers se rassemblent au centre du village, puis s'arrêtent. Les soldats débarquent. Les villageois se regardent dans les yeux, cherchant des mots de réconfort, mais il n'y en a pas. Nos enfants nous demandent pourquoi cela arrive, mais nous n'avons pas de réponse.

C'est ce qui s'est passé le 26 juin dans mon village d'[Umm al-Khair](#), en Cisjordanie occupée, lorsque les forces israéliennes ont démoli 11 maisons, laissant les familles sans abri dans la chaleur de l'été. Ces démolitions n'étaient que le début de ce qui est devenu l'une des semaines les plus violentes de l'histoire de notre petite communauté agricole : nous avons depuis fait face à une forte escalade de la violence des colons, qui ont tiré des balles dans le village et détruit notre système d'approvisionnement en eau au cours d'une vague de chaleur intense.

Le matin des démolitions, nous avons appris que des fonctionnaires de l'administration civile israélienne qui gèrent la vie des Palestiniens sous occupation étaient rassemblés sur l'autoroute près de notre village avec des agents de la police des frontières et du matériel de démolition. Nous sommes habitués à vivre de grandes opérations de démolition ici, dans les collines du sud d'Hébron, sous prétexte que les structures ont été construites sans permis. Pourtant, nous n'avons pas d'autre choix : Israël refuse régulièrement de délivrer des permis aux Palestiniens de la zone C de la Cisjordanie afin de les expulser de leurs terres.

Depuis le 7 octobre, la situation à Umm Al-Khair est encore plus difficile que d'habitude. Ce matin-là, nous avons rapidement réalisé que nous étions sur le point d'assister à une nouvelle opération de démolition de grande envergure.

Mon cousin, Eid al-Hathaleen, artiste et dirigeant communautaire, était l'un des villageois dont le monde a été bouleversé. « En tant qu'activistes qui documentent régulièrement les démolitions, nous avons immédiatement commencé à surveiller ce qui se passait », a-t-il déclaré. « Au bout d'un moment, un convoi militaire accompagné de trois bulldozers s'est dirigé vers notre village, a fermé toutes les entrées et a interdit l'accès aux médias et aux militants.

En entrant dans le village, les forces de démolition se sont dirigées directement vers l'une des plus anciennes tentes d'Umm al-Khair : la tente du martyr Suleiman al-Hathaleen, une figure monumentale qui a dirigé la communauté pendant des années et qui a été [crasé](#) [mort](#) il y a deux ans par un camion de la police israélienne qui a fait une incursion dans le village. Les soldats ont formé une ligne pour empêcher les habitants d'atteindre la tente avant de la détruire au bulldozer.

En état de choc, nous pensions que ce serait peut-être la seule tente démolie ce jour-là. Au lieu de cela, les forces d'occupation ont continué jusqu'à la principale salle d'électricité de notre village, jusqu'à la maison d'Eid, puis jusqu'à l'une des plus grandes familles d'Umm al-Khair pour détruire toutes leurs maisons et tout ce qu'ils possédaient.

Au total, dix maisons ont été démolies ce matin-là, ainsi que la tente du conseil du village et la salle d'électricité solaire. Trente-huit habitants sont désormais sans abri, y compris ma sœur, dont la maison a été détruite avec tous ses biens. Ce qui est particulièrement choquant, c'est que ces maisons étaient parmi les plus anciennes du village, certaines ayant reçu un ordre de démolition dès 2008. Aujourd'hui, nous nous inquiétons pour chaque maison d'Umm al-

Khair.

Lors d'une démolition, il y a la douleur immédiate et l'horreur de perdre sa maison. Mais le moment le plus difficile est sans doute la première nuit passée sans elle. Dans les heures qui suivent la démolition, vous serez entouré de vos amis de la communauté et de ceux qui sont venus d'ailleurs pour vous apporter leur solidarité. Mais à la fin de la soirée, ils rentreront tous chez eux, tandis que vous et votre famille devrez dormir dehors, au milieu des débris de vos souvenirs.

« Je n'aurais jamais imaginé dormir la belle étoile cette nuit-là », a déclaré M. Eid. « Je ne peux pas décrire cette situation à quel point je voulais exprimer ce qui était en moi, et ce qui ma famille, qui est maintenant sans abri, était confrontée. Comment puis-je réduire leur peur et leur anxiété, leur sentiment de ne pas avoir d'endroit sûr ? »

Pour ma sœur, il a fallu quelques jours pour commencer à digérer la tragédie. « Pendant les nuits, nous comparons généralement le danger pour tout le monde et nous nous asseyons ensemble », m'a-t-elle déclaré. « Ensuite, mes enfants sortent avec leurs amis dans la communauté, les plus jeunes s'endorment et nous planifions le lendemain matin. Mais un moment donné, nous nous sommes retrouvés dans une tente instable qui ne peut nous protéger de rien. C'est dans ces moments-là que nous avons compris ce qui nous était arrivé ».

Pourquoi grand-mère est-elle allée à l'hôpital ?

Ici, à Umm al-Khair, la menace de démolition de maisons plane sur tous les habitants depuis que nous avons reçu les premiers ordres de démolition, il y a 17 ans. Lorsque j'étais jeune, mes parents ont tout fait pour nous protéger, mes frères et sœurs et moi, de cette réalité, mais certains souvenirs sont restés gravés dans ma mémoire.

Je n'avais que 13 ans lors des premières démolitions en 2007, mais je me souviens encore très bien de ce jour : je me suis rendu à pied avec deux de mes cousins, je me suis assis à mon bureau qui se trouvait près de la fenêtre, qui me donnait une vue d'ogage sur le village. Soudain, nous avons commencé à voir des bulldozers et des gens qui se déplaçaient ; nous avons essayé de sortir, mais les enseignants ne nous ont pas laissés faire.

Je me souviens des larmes de ma mère à mon retour au village, des cris des femmes et de la colère qui se lisait sur le visage des hommes. Je me souviens des militants qui nous ont soutenus, des soldats et des agents de la police des frontières qui lançaient des gaz lacrymogènes, et des hommes qui ont été arrêtés. C'est un souvenir douloureux, mais je ne peux pas m'empêcher de m'en souvenir.

Maintenant que je suis moi-même parent, j'ai essayé de protéger mon fils de 4 ans de cette dure réalité autant que possible, afin qu'il n'ait pas à porter les mêmes souvenirs que moi. Mais parfois, même si l'on est un bon père, il y a des choses que l'on ne peut pas contrôler. Et ces dernières semaines ont été parmi les pires que nous ayons jamais vécues.

Dans l'après-midi du 1er juillet, cinq jours après les démolitions, un groupe de colons de l'avant-poste israélien illégal de Havat Shorashim est entré dans notre village où un groupe de femmes âgées faisaient paître leurs moutons. Ils sont entrés dans la maison de ma mère,

la doyenne du village, Hajja Khadra al-Hathaleen, en exigeant qu'elle leur fasse du café. Lorsque les femmes ont déclaré aux colons qu'ils devaient partir, l'un d'entre eux a commencé à tirer des balles elles en l'air, à frapper les femmes avec des bâtons et à leur envoyer du gaz poivre dans les yeux.

Pris de panique, nous avons appelé la police et l'armée, ne sachant pas comment protéger nos familles des colons. Mais lorsque l'armée est arrivée, au lieu de faire partir les colons de nos terres, elle a commencé à crier sur les habitants du village et à nous pousser hors de nos maisons. Au total, six habitants ont été blessés par les colons : quatre femmes, une fillette de 5 ans et un garçon de 17 ans. Nous avons appelé des ambulances pour emmener les blessés à l'hôpital, mais lorsqu'elles sont arrivées au village, les colons ont bloqué la route, empêchant les blessés de recevoir un traitement médical d'urgence.

Mon fils a été témoin de ces attaques : il jouait dans la zone où les colons sont arrivés et en a été profondément affecté. Il veut savoir ce qui se passe et pourquoi. « Chaque fois qu'un colon me verra, il utilisera du gaz poivre ? », demande-t-il maintenant. « Pourquoi grand-mère est-elle à l'hôpital ? »

Il connaît même le nom de certains colons. Parfois, je lui déclare qu'ils sont allés en prison ; je mens, mais je veux qu'il se sente en sécurité. Mais il voit encore ses grands-mères, ses cousins et ses tantes s'effondrer sur le sol devant lui. C'est un souvenir difficile, et je sais qu'il restera gravé dans sa mémoire.

Depuis les attaques, mon fils a commencé à bouger, un symptôme entièrement nouveau qui me terrifie. Le médecin nous a déclaré que le meilleur traitement du bouger est un environnement sûr. Mais c'est ce que nous ne pouvons pas garantir à nos enfants : à Umm al-Khair, personne n'est en sécurité.

Le lendemain, les mères colons sont revenus au village ; après avoir planté une tente dans la cour de mon voisin, plus de 20 d'entre eux se sont rassemblés pour dire ensemble les prières juives du soir. Le lendemain matin, alors qu'ils faisaient paître leurs moutons sur nos terres agricoles privées, ils ont coupé le tuyau qui est le seul lien d'Umm al-Khair avec l'eau courante.

Au milieu de toutes ces injustices, nous nous sentons souvent oubliés, perdus ou désespérés. Parfois, nous nous demandons : pourquoi les Israéliens nous considèrent-ils comme des terroristes et des ennemis ? Pourquoi le monde n'agit-il pas pour rendre justice aux Palestiniens ? Mais la plupart du temps, nous nous sentons fatigués. Les attaques, les raids, les démolitions : nous y pensons tout le temps. Je dis toujours que j'aurais aimé que le destin ne nous ait pas amenés à ce point. Mais maintenant, nous sommes coincés ici ; il n'y a aucun moyen de partir.

Traduction : JB pour l'Agence Média Palestine

Source : [+972 Mag](#)

date créée
2024/07/23